

se avec une femme pour causer des mille riens qui me passaient par l'esprit. Chez mon père, j'étais assurée de rencontrer l'indulgence d'un être supérieur qui condescendait par tendresse à toutes mes imaginations ; mais, chez ma belle mère, je devinais, en outre, l'intérêt sympathique d'une nature semblable, ayant éprouvé jadis les mêmes sentiments. Peu à peu je devins son inséparable. Qui l'eût cru, un an plus tôt ? Il semblait que mon humeur jalouse se fût adoucie au contact de cette suave nature et que la paix eût élu à jamais domicile dans notre demeure.

Mon bonheur, pourtant, n'était pas complet : il s'y mêlait de l'inquiétude. Mme Thérèse devenait de plus en plus souffrante ; elle ne quittait guère sa chaise où mon père la conduisait, la portait plutôt, tous les matins. En outre, son caractère semblait s'être modifié : au lieu du calme inaltérable que respirait autrefois sa physionomie, mille expressions différentes venaient l'animer tour à tour. Tantôt je surprenais dans son sourire une joie attendrie ; tantôt ses yeux exprimaient l'inquiétude ou même une sorte d'angoisse, en me regardant.

Un matin que j'étais entrée au salon plus tôt que de coutume, j'aperçus un objet blanc et rose qu'elle enveloppa vivement et tendit à Fantille, dès qu'elle me vit. Je ne vis rien, pensant que c'était un cadeau dont elle voulait me faire la surprise ; cependant, il n'en fut jamais question.

Un autre jour, j'entendis très distinctement notre vieux docteur lui dire :

—Allons ! cela va bien ; il arrivera dans un mois et toutes vos misères seront finies.

Elle répondit précipitamment :

—Chut ! docteur, la voici qui vient.

Qu'est-ce qui arriverait donc, dans un mois ? Pourquoi ne voulait on pas parler de cela, en ma présence ? N'osant interroger ma belle mère, je m'adressai à Manou qui me répondit par son invariable :

—Faudrait demander ça à monsieur. "

Je me voyais entourée de mystère et je n'osais rien faire pour en sortir, pressentant un malheur.

Quelques jours plus tard, ma belle mère me dit :

—Tu m'aimes bien, maintenant, n'est-ce pas, ma fillette ?

Pour toute réponse, je me jetai à son cou.

—Prends garde, fit elle, en se dégageant doucement : tu pourrais me faire mal.

—Vous êtes donc malade ? dis-je, toute inquiète.

—Oui.

—Bien malade ? ajoutai je avec angoisse.

—J'espère que non, répondit-elle ; mais prie pour moi, ma petite Antoinette ; puisque tu m'aimes, demande à Dieu qu'il me conserve : à présent, je désirerais vivre.

Je la regardai, à travers mes larmes : elle était pâle, bouffie, les yeux creux.

—Oh ! maman, lui dis je ne mourrez pas : cela nous ferait mourir tous !

Elle sourit, puis m'embrassa, en disant :

—Console-toi, mon enfant : je vivrai, je l'espère, et je t'aimerai toujours tendrement. "